

LA PAIX DE NOËL



*Un Evêque nous parle.
Nous le connaissons bien, il
vient chaque été passer ici
quelques jours. Écoutons son
appel : Prions pour la Paix.*

Si vous ne devenez semblables
à de petits enfants

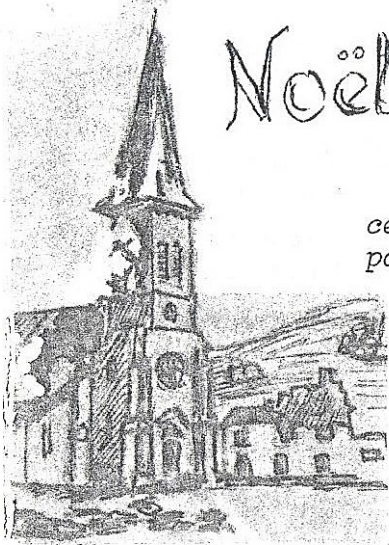
Si loin que remontent mes souvenirs d'enfance, j'ai vu mon père mutilé : à 23 ans lui, jadis ardent sportif, il avait été irrémédiablement blessé à la jambe, au cours de la grande guerre.

Evêque de Saint-Dié et des Vosges, j'ai trouvé en arrivant dans mon diocèse, riche de tradition et grevé de lourds problèmes économiques et sociaux, une ville épiscopale qui avait été volontairement mise à feu dans sa quasi-totalité durant les combats de fin 1944, une cathédrale dynamitée, des milliers de veuves dont les maris avaient été déportés sans retour dans l'hiver 1944-45.

Et que pense le touriste, lorsque, traversant nos belles régions, il lit la plaque apposée sur une ferme rapelant - sans commentaires - qu'elle fut brûlée en 1870, brûlée en 1914, détruite en 1940, redétruite en 1944 ?

C'est un fait, ce sont des faits dans leur brutalité nue. J'y ajouterai la hantise que j'ai pour les nations de l'ancienne Indochine, où j'ai rencontré en 1970 des pères de famille qui n'avaient jamais connu que la guerre... Que dire, depuis cette date, du Laos, du Vietnam Nord et Sud

Elle se recommande à nos prières pour passer le cap de "bonne-espérance", c'est-à-dire celui de ses 84 ans, qui rapproche le terme du voyage, un voyage au long-cours, nous espérons.



Noël de guerre

*Dédié à nos camarades A.C. 39-45,
ce Noël fut vécu en Italie en 1943,
par un ancien de l'Armée D'Italie..*

Il y avait longtemps
que je n'étais pas allé à la
messe, mais Venault avait in-
sisté :

- "Mais si, viens donc !

Qu'est-ce que tu vas foutre

sans ça ? Rester dans ton trou, à te les geler ?"

Son prosélytisme ne reculait pas devant notre lan-
gage habituel de troupiers. Je devais en convenir : en com-
paraison de mon abri individuel creusé en plein bled au
pied d'un arbre, l'église du village était un paradis...

+ + +

Au village, journellement écrasé par l'artillerie,
la majorité des maisons était en ruines, mais les rues exis-
taient encore avec des fantômes de bâtisses et j'y retrou-
vais quelque chose d'humain, tandis que notre campagne,
sans protection aucune, ne s'ouvrait que trop largement
sur la mort.

Par la rue principale, on atteignait l'église. Elle
semblait d'abord indemne. De l'intérieur seulement on s'a-
percevait qu'elle avait été défoncée par les obus.

Deux cierges brûlaient déjà sur l'autel, et tout
autour du chœur quelques bougies. J'eus l'impression d'en-
trer dans une obscurité hésitante : à peine si j'osais le-
ver les pieds pour avancer... Je devinais l'assistance déjà
installée. Combien ? Une ou deux dizaines peut-être : tous
les culs-bénits du Bataillon naturellement, quelques curi-
eux, quelques sentimentaux qui avaient voulu marquer cette
nuit de Noël, et des égarés comme moi, amenés là par un co-
pain et venus se chauffer.

En silence, je pris place parmi les fidèles, au
dernier rang, par prudence, et peut-être par un soupçon de
respect humain. Un air glacial tombait par la déchirure du

toit. On entendit, très loin, une longue rafale d'arme auto-
matique, puis le silence se fit. Je me disais :

- "Tout à l'heure, s'ils nous laissent tomber une bonne
dégelée de pruneaux comme à l'habitude, on n'va pas rigoler."

Mais en même temps, je me rassurais : "Ils doivent
être à la messe eux aussi : ils sont catholiques comme nous,
ou à l'office, s'ils sont protestants. La trêve, pourquoi
pas ?" N'empêche ! Par la jugulaire, je gardais mon casque
à la main, prêt à m'en coiffer au moindre sifflement, malgré
la sainteté du lieu...

+ + +

Je m'habituais à la pénombre. Je commençais à recon-
naître mes camarades du Bataillon...

Tout à coup (c'est à croire que je rêvais !) j'ai
vu le Père Tourain, notre aumônier, sortir de la sacristie
dans une chasuble blanche. Il était précédé de Boulève, sémi-
nariste de son état et Aspirant chez nous. Curieux enfant de
choeur, trop vite grandi et en tenue de combat.

Aussitôt, sans crier gare, ils ont attaqué en latin,
puisque à cette époque, vous le pensez bien, les prêtres et
les séminaristes n'en avaient ni peur ni honte.

Moi, d'un seul coup, je me retrouvais aux jours de
mon enfance, lorsque je répondais moi-même aux prières dans
la soutane rouge et le surplis de jadis, et que je te son-
nais au bon moment de la cloche à belle volée. Je retrouvais
les mots et j'aurais presque pu remplacer l'Aspi au pied levé.

Sauf ce "bon Dieu de trou" dans le toit par où le
froid nous tombait sur le râble, nous pouvions nous croire
bien loin du champ de bataille. La nuit se taisait alentour,
Adieu la guerre !.. Nous étions rangés sur les quelques
bancs échappés aux destructions. Tous étaient occupés, sauf
deux ou trois places laissées libres au premier rang, par
tradition, j'imagine. Personne n'osait s'y installer, en
raison sans doute du conseil évangélique : " Ne prenez pas
les premières places..".

+ + +

Nous avons entendu le sermon de notre aumônier, -
l'homélie comme ils disent aujourd'hui, - nous avons résolu
l'offertoire : je continuais à reconnaître l'office qu'il se
déroulait. Nous parvenions à la consécration. Nous étions
debout, comme il convenait.

La porte s'ouvrit derrière nous, engouffrant dans la nef un courant d'air glacé qui fila vers la trou de la voûte et perturba notre recueillement.

- "Tiens ! des retardataires ?"

J'entendis qu'on refermait la porte avec précaution, puis qu'on hésitait près des bénitiers, cherchant dans la pénombre des places vacantes parmi notre troupeau.

Je m'amusais un peu *in petto* : "Ils vont être obligés d'aller jusqu'au premier rang...!"

Enfin, un bruit de godasses monta sur les dalles, courageusement en direction du chœur. Je me demandais sûr quels étaient ces camarades du Bataillon qui arrivaient ainsi au moment le plus solennel, le plus silencieux, et j'imaginai la tête qu'ils allaient faire en passant devant les copains jusqu'aux places de choix.

En me tournant vers l'allée centrale, je crus tomber à la renverse. Les autres les aperçurent également à mesure qu'ils avançaient vers l'autel, et je me demande comment ils ne sont pas tous tombés sur le c., de surprise et d'émotion. L'étonnement était tel que j'eus l'impression d'entendre comme un murmure. Et pourtant, j'en suis sûr, personne ne broncha.

C'étaient deux *Chleus* !

Deux Allemands plus vrais que nature, tenant à la main leur casquette verte à longue visière, et blonds comme il n'est permis qu'à eux. Les cheveux très courts. Deux types dans mes âges, sanglés dans l'uniforme de gros drap vert que nous connaissions bien : veste fermée sur la glotte, avec le col marqué des insignes de leur unité, et en petites bottes noires, s'il vous plaît ! qu'ils avaient dû secouer pieusement avant d'entrer car elles n'étaient qu'humides, et on voyait bien qu'ils les avaient bel et bien cirées avant de venir : ils avaient fait toilette, c'est sûr, s'étaient rasés de près et avaient strictement ajusté dans le dos les plis de leur



vareuse sous le ceinturon.

Le comble : ils étaient armés !

Ils portaient, au ceinturon, dans un étui noir, le pistolet noir à long canon et à crosse légèrement incurvée que l'on tient si justement en main et que nous connaissions bien aussi. Que de fois, au combat, nous avions vu tout à coup un ennemi se dresser devant nous, l'arme braquée, et il fallait, comme dans les westerns, tirer le premier. Mais que de fois aussi, l'arme noire partait la première et abattait l'un des nôtres...

Ces pistolets au flanc de ces visiteurs inattendus étaient la plus grande audace que j'aie jamais vue. Et quel danger ! à supposer qu'il s'agisse de deux têtes brûlées, de deux fanatiques nazis qui se seraient infiltrés dans nos lignes avec l'intention de réussir un coup de main spectaculaire. Je jetais un coup d'oeil sur les ceinturons de mes camarades : pour la plupart, ils étaient sans arme, ayant laissé leur pétoire, par respect du lieu et de la cérémonie ; Heureusement, j'avais mon Colt. Discrètement, je dégraffai l'étui et armai le percuteur. Tout ça en un rien de temps.

Les deux lascars arrivaient à la hauteur du premier rang. Je les vis hésiter, comme s'ils voulaient se tourner vers nous. Je m'attendais alors à les voir dégaîner.

- "Mais, bon Dieu, je me disais, comment vais-je m'en sortir ? Tirer le premier ? D'accord, mais de toute façon quel grabuge !" Je ne voyais pas comment, dans l'inévitable moment de panique qui allait se produire, je pourrais éviter de descendre en même temps l'un de nous, et à coup sûr le Père Tourain ou Boulève qui, selon le rite de l'époque, nous tournaient le dos et, sans inquiétude, continuaient la messe. J'eus l'impression que nous étions faits comme des rats, si les deux Allemands le voulaient.

Ils se donnèrent un coup d'oeil et se rangèrent aux deux premières places. Je me repris à respirer, et retirai la main posée sur mon Colt, mais sans refermer l'étui.

La sonnette de Boulève tinta : le Père Tourain élevait l'hostie, puis le calice. Je crois pouvoir dire que même les plus fervents parmi nous n'y prêtèrent qu'à peine attention. Nos deux Chleus, en revanche, se prosternèrent. Je me dis :

- "Ou ils sont très forts, ou ils sont très convaincus (ce qui n'est pas exclusif, d'ailleurs).

Il fallut un bon moment pour que l'atmosphère puisse se recomposer. Et encore, elle restait trouble.

Moi, je laissais mon Colt armé, et ne quittais pas des yeux nos deux ennemis. Les idées tournillaient dans ma tête sans pouvoir se libérer d'une anxiété incoercible. Et j'en revenais toujours au même point :

- "Pour être gonflés, ils sont gonflés !"

Le *Pater* fut récité sans entrain et je vis le Père Tourain s'agiter un peu, toujours le dos tourné : il devait se demander ce qui s'était produit dans l'assistance car il ne pouvait pas ne pas avoir senti que quelque chose avait changé. Il dit à haute voix les trois *Agnus Dei* et, enfin, se retourna pour prononcer les mots tout prêts :

- "*Pax Domini sit semp...*"

Mais, à peine avait-il articulé ces premières syllabes que ses yeux s'écarquillaient en regardant les deux Allemands. Il demeura un instant la bouche ouverte, jeta sur l'assemblée un regard effaré, comme s'il tenait à vérifier qu'il était bien encore dans son camp et non pas transporté par quelque puissance angélique dans le camp d'en face. Je lus sur ses traits la plus totale stupéfaction. Il parvint enfin à ravalier sa salive et, dans un grand effort, acheva :

- "...*per vobiscum.*"

Boulève, à genoux sur la première marche, s'était lui-même retourné discrètement en voyant la mimique de l'aumônier. Ce qu'il découvrit l'empêcha de répondre et l'invitation du prêtre fût restée en suspens si, imperturbables, nos deux Allemands n'avaient répondu d'une même voix, haute et réellement tudesque :

- "*Et cum spiritu tuo.*"

+ + +

La fin de la messe se déroula dans une confusion sans exemple, tant du côté de l'officiant que des fidèles. C'est à peine si le mouvement de la communion nous permit de nous ressaisir. L'atmosphère était telle que nous ne savions plus guère ce que nous faisons et, pour un peu, je serais allé moi-même communier. Peut-être l'aurais-je dû ? En tout cas, les deux Allemands y allèrent tout naturellement, dans les rangs des Français. A ce moment-là, je découvris un sentiment inexplicable en moi. Comme machinale-

ment, je portai de nouveau la main à l'étui de mon Colt, et je le refermai. Et je me disais :

- "Après tout, on verra bien."

Ensuite, il m'a semblé que l'aumônier se précipitait pour achever sa messe. Tout lui était bon pour s'empresser : il rangea son calice à la hâte, dit les dernières prières en vitesse. Mais quand il se retourna vers nous pour donner la bénédiction, je lus dans ses yeux la même interrogation, proche de l'angoisse, et je suis sûr qu'il s'est retenu de parler à ce moment-là. Qu'aurait-il dit ? "Que nous étions tous frères, que nous devons..." Dans les circonstances où nous étions, comment pouvions-nous cesser de tuer nos ennemis et comment pouvions-nous ne pas lâcher nos projectiles contre ceux qui se dressaient devant nous et braquaient sur nos poitrines l'orifice noir de leur pistolet noir ?

Lorsque tout fut fini, l'abbé Tourain s'attarda à l'autel. Après s'être hâté, voici qu'il demeurait sur place :

Dans l'église régnait un silence tel que je n'en ai jamais connu de semblable. Nous savions tous qu'à l'instant même où l'aumônier allait descendre les marches et se diriger vers la sacristie, nous replongerions dans la vie coutumière qui était celle des armes et de la mort. Les instants que nous venions de vivre dans l'inquiétude - et dans la paix - allaient se briser définitivement.

Nous étions là, immobiles, rangés derrière le Père Tourain immobile, les mains posées sur l'autel et qui réfléchissait, lorsque nous avons vu les deux Allemands, d'un geste décidé, se placer dans l'allée centrale, face à nous.

Personne n'a bougé. Seul, le Père Tourain sursauta et se retourna d'un coup.

Et nous avons entendu l'un des deux hommes qui nous disait, avec un fort accent allemand :

- "Nous sommes des Alsaciens enrôlés de force dans l'armée allemande et nous avons choisi cette nuit de Noël pour vous rejoindre!"

J'en étais médusé !

Et (c'était peut-être la détente après l'émotion) j'avoue que j'ai dû me maîtriser en vitesse, car - je ne sais pas comment dire - et bien, si ! je le sais : pour un peu, je me serais mis à chiâler.

Edouard ROY, président des A.C de UAP

"CHARLES MARTEL"

Nous devons à Monsieur Charles-Yves PESLIN, du Trez-hir, la notice historique ci-dessous. Elle intéresse directement notre territoire maritime, et nous savons que malheureusement, cette bouée du "Charles Martel" a vu récemment d'autres drames plus proches de nous.

* * *

Il n'est pas question d'évoquer ici le souvenir bien lointain de cet ancêtre de Charlemagne, si ce n'est cependant pour rappeler que notre IIIème République, en 1896, donna cet auguste nom au plus puissant - 11.000 tonnes - des cuirassés de sa flotte d'alors.

C'est à l'Arsenal de Brest que fut construit, lancé et armé ce redoutable navire. En essais dans l'Iroise, sa haute et massive silhouette devint bientôt familière à ceux qui, du Trez-Hir à Saint-Mathieu, tournaient leurs regards vers le large.

C'était à la fin de cette année 1896...

Dans les premiers jours de décembre, le temps était loin d'être fameux, à tel point qu'un fort coup de vent, joint à une mer déchaînée, emporta la jetée du Conquet sur une longueur de plus de soixante mètres.

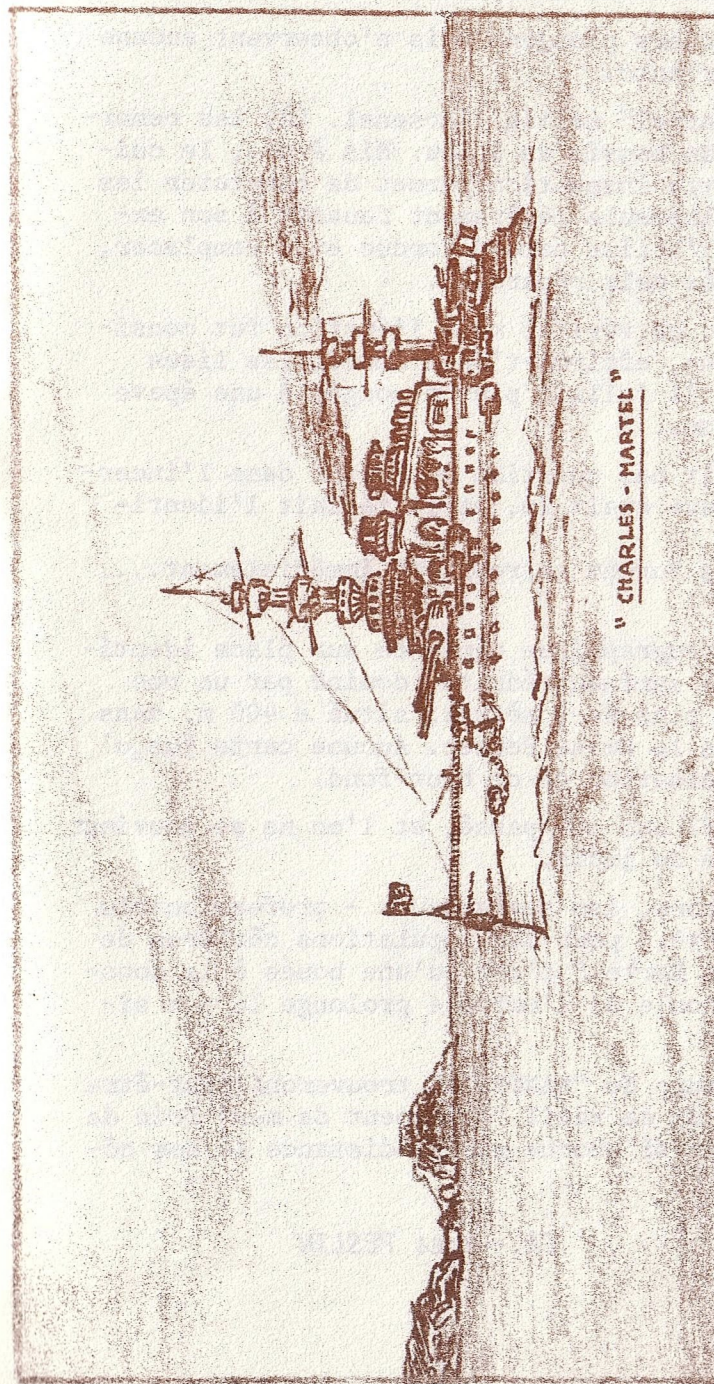
Cette tempête troubla et retarda les essais du "Charles Martel", essais dont le programme touchait pourtant à son terme.

Restaient encore les lancements de torpilles sur un polygone de tir dont le grand côté s'étendait parallèlement au rivage, depuis l'entrée du goulet devant le Minou, jusqu'au large du sémaphore de Créac'hmeur, entre le fort de Bertheaume et la Pointe Saint-Mathieu.

Une zone saine et bien connue des navigateurs avec seulement deux dangers à éviter : le plateau rocheux de la Basse-Beuzec à un mille du Créac'hmeur, et le Coq, situé lui à un mille et demi. Entre ces deux points, les cartes signalent des fonds de 13 à 20 mètres permettant de naviguer en toute sécurité.

A noter que le tirant d'eau du "Charles Martel" est de 8 m 40.

Et pourtant !



Le 22 décembre 1896, à 400m. de la Basse Beuzec, le "Charles Martel", en route normale pour l'essai de ses tubes lance-torpilles, ressent un choc... peu important certes, mais néanmoins sensible et suffisant pour être suivi d'un emballement des machines.

Par sécurité, mouillage immédiat en baie de Bertheaume...

(Le croquis ci-dessus, dû à l'auteur de l'article, représente le navire à l'endroit même de l'accident, face au château de Bertheaume et à la pointe de Créac'hmeur...)

Pas d'eau dans les fonds...

Deux scaphandriers plongent mais n'observent aucune brèche, même peu importante.

Le "Charles Martel" rallie l'Arsenal. Là, les remorqueurs le conduisent au bassin du Salou. Mis à sec, le cuirassé est examiné. Cette inspection permet de constater les avaries : une quille latérale légèrement faussée à son extrémité, une pale de l'hélice babord tordue et à remplacer, une autre pale ébréchée mais réparable.

Peu de dégâts, en vérité, mais l'émotion fut considérable. Point de roche, affirma-t'on d'abord, les lieux étant archi-connus,.. il fallait plutôt songer à une épave dérivant entre deux eaux...

Mais il n'était pas question de rester dans l'incertitude : un danger grave était là, et il fallait l'identifier.

Des recherches furent entreprises immédiatement.... et ce fut la surprise !

La mission hydrographique dépêchée sur place identifia un fond rocheux de surface réduite, dominé par un roc isolé le dépassant de plus de 2 mètres, situé à 400 m. dans l'Ouest / Sud-ouest de la Basse Beuzec. Aucune carte jusqu'alors ne portait l'indication de ce haut-fond.

Aujourd'hui, 83 ans ont passé, et l'on ne se souvient plus guère du cuirassé de jadis.

Pour les pêcheurs, les navigateurs - professionnels ou plaisantiers de l'été, - pour les populations côtières de Plougonvelin, "Charles Martel" n'est qu'une bouée à la sonorité lugubre dont la houle de l'automne prolonge le son sinistre.

Quelques lecteurs du "KANNADIG" trouveront peut-être intérêt à l'évocation de ce vieil "événement de mer" loin de nous dans le temps mais si proche par sa distance de nos côtes....

Ch.- Yves PESLIN